anxaf
86-B
5650

LES

PEINTRES LYONNAIS

Seignemartin

PAR

CH. FAURE — A. STENGELIN

LYON

1905

Au grand maître Josef Israels

hommage des auteurs

A. S.

C. F.

OPGERICHT 1780
'S-GRAVENHA

LES

PEINTRES LYONNAIS

Seignemartin

N° XXXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

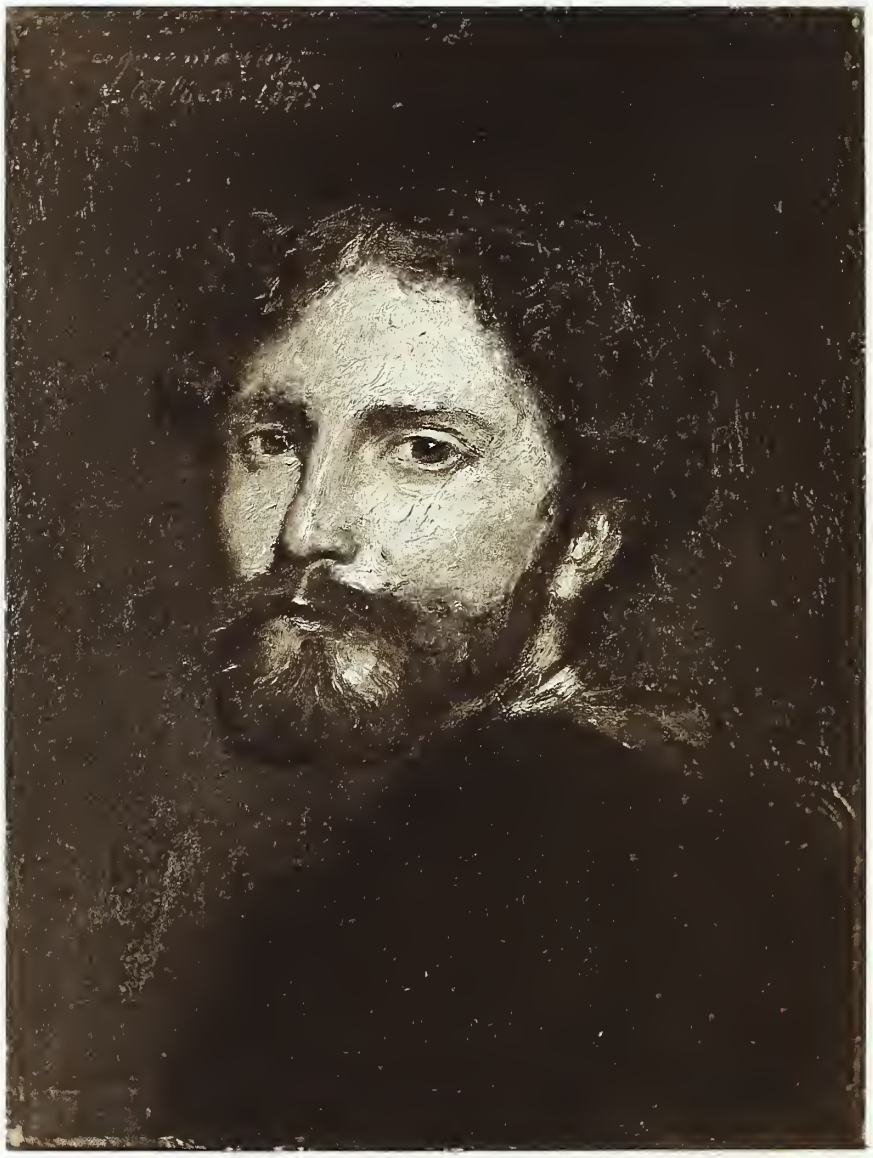
Cent Exemplaires sur papier vergé de Hollande de Van Gelder
avec les 12 planches avant la lettre et les héliogravures tirées sur chine,
numérotés de 1 à C

ET

Cent cinquante Exemplaires sur papier vélin,
numérotés de 101 à 250.

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/seignemartin00faur



LES

PEINTRES LYONNAIS

Seignemartin

PAR

CH. FAURE — A. STENGELIN

LYON

A. REY & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

4, RUE GENTIL, 4

—

1905

Au Docteur RAYMOND *TRIPIER*

Au généreux promoteur de la création d'une salle Seignemartin au Musée de Lyon, nous dédions ces pages en reconnaissance de ce qu'il a fait pour la gloire de l'Artiste que nous aimons et admirons avec lui.

C. F. — A. S.

Février 1905

SEIGNEMARTIN

L'*Exposition rétrospective des Artistes Peintres et Sculpteurs Lyonnais*, d'octobre-novembre 1904, a mis en lumière quelques artistes, qui ont eu le don d'émouvoir de leur vivant, ceux qui en dehors de toute Ecole, de tous préjugés et formules inutiles, avaient vu dans leurs œuvres une expression de Beauté.

Ceux-là avaient compris ce que Vernay, dont la palette a rayonné sur toute une pléiade de peintres, mettait de sensibilité dans sa vision de la Nature, soit dans ses tableaux aux fruits savoureux, aux fleurs délicates, soit dans ses paysages d'une facture si personnelle, d'une harmonie si noble dans la ligne, soit dans ses dessins où la beauté des formes atteint la maîtrise absolue.

Ils avaient compris que Carrand, avec une naïveté qu'on pouvait croire inconsciente et qui était le résultat d'un cerveau visionnaire à l'excès, baignait d'admirable lumière, diffuse et scintillante, de grands espaces dans de petites toiles, dont quelques-unes sont de véritables chefs-d'œuvre.

Ils avaient deviné, dès le début de sa carrière, ce que Seignemartin montrait de dons précieux dans toutes ses

productions : Fleurs, Portraits, Paysages, tableaux d'imagination, et quelle source inépuisable de belles œuvres il avait en lui.

Et les Ravier, Chenu, Bellet du Poizat, Lépagnez, dans des genres différents faisaient partie de cette phalange artistique, qui, sans s'en douter, apportait à l'idée décentralisatrice, l'appoint de talents qui avaient éclos et s'étaient développés aux sources mêmes de la région lyonnaise.

Et c'est parce que l'heure des jugements certains, impartiaux, devait sonner un jour pour ces artistes plutôt méconnus de leur vivant, que nous avons applaudi à cette Exposition Rétrospective et que nous remercions de tout cœur ceux qui en ont eu l'idée, ont présidé à son organisation et assuré son succès.

Cette manifestation en l'honneur d'artistes disparus n'a pas seulement été objective, car en dehors de l'enseignement qui s'en dégage, elle a eu un épilogue que nous ne pouvons passer sous silence, malgré l'invitation qui nous en est faite.

Nous voulons parler du geste magnifique du Dr Raymond Tripier, donnant, de son vivant, toutes les toiles qu'il possédait de Seignemartin, afin d'assurer la création, au Musée de Lyon, d'une salle spéciale qui porterait le nom de ce si beau peintre.

Comme l'exemple est contagieux, le geste a été suivi par d'autres admirateurs de Seignemartin : Mme Sarrazin, MM. Stengelin, Béroujon, qui ont donné aussi des œuvres remarquables [1].

Les dons sont assez nombreux pour que cette salle, montre à la postérité, Jean Seignemartin sous les multiples faces de son incontestable talent.

[1] Nous donnons, à la fin, la nomenclature des tableaux qui composaient la salle Seignemartin, le jour de son inauguration, avec le nom des donateurs.

Collectionneurs, amateurs d'art, chercheurs de chefs-d'œuvre inconnus, fureteurs d'ateliers, vous tous qui avez amassé lentement, patiemment, avec force privations quelquefois, le bibelot qui orne, le tableau qui décore et illumine vos intérieurs; qui chaque jour admirez davantage et découvrez de nouvelles beautés dans ces enfants trouvés, que dites-vous de ces amateurs qui auraient pu jouir longtemps encore des toiles appendues à leurs murs, dont elles font partie intégrante depuis plus d'un quart de siècle, alors que toutes ont leur histoire, ont participé à leur existence, consolé des détresses ou exaspéré des joies, et qui, pour la glorification d'un artiste aimé, les décrochent pour les offrir à un Musée et s'amputent ainsi d'une partie d'eux-mêmes !

Nous admirons, nous acclamons ce geste qui est vraiment beau parce qu'il vient du cœur.

Seules, les natures d'élite peuvent susciter de pareils enthousiasmes et des amitiés qui leur survivent éternellement.

Nous comprenons que ce geste ait été provoqué par une des figures d'artiste, la plus séduisante, la plus merveilleusement douée, qu'il nous ait été donné de connaître, d'apprécier, d'aimer, et que nous voulons essayer de faire revivre en ces quelques pages.

Cette étude sur Seignemartin pourrait être le commencement d'une série sur les Artistes Lyonnais, dont les personnalités transcendantes contribuent à la glorification de la Cité, aussi bien pour l'édification de nos contemporains que pour l'histoire des arts au siècle dernier.

Les souvenirs sont encore assez vivaces, ceux qui les ont connus assez nombreux, leurs œuvres en partie sous nos yeux, pour que les admirateurs de ces Maîtres, fassent ce que notre grande amitié pour l'homme, notre enthousiasme pour l'artiste, nous ont incités à tenter pour Seignemartin.

Le 29 novembre 1875 s'éteignait à Alger, à l'âge de vingt-sept ans, Jean Seignemartin ; et cette mort, quoique prévue depuis longtemps, emplit d'une douloureuse tristesse tous ceux qui avaient connu l'homme et s'étaient intéressés à l'Artiste.

C'est que la perte était considérable pour l'Art français et que la disparition d'un tempérament si admirablement doué, privait l'Ecole lyonnaise d'un de ses enfants les plus glorieux.

Aussi, en 1876, afin de mettre en évidence ce bel artiste, ses amis prirent l'initiative d'une exposition de ses œuvres et l'empressement fut tel, que l'on réunit, dans le Pavillon de la place Bellecour, quatre-vingt-cinq tableaux, esquisses ou pochades qui furent pour le public, une révélation, pour ses amis le commencement de son apothéose.

Le Catalogue de cette Exposition était précédé d'une biographie de Seignemartin par M. Maurice Frèze[1] qui, dans quelques pages émues, vibrantes et bien documentées, mettait à sa place ce jeune maître et provoquait en sa faveur des élans d'enthousiasme, que le Conseil municipal d'alors, traduisait en concédant au cimetière de Loyasse un terrain à perpétuité pour lui élever un monument.

Il entrait dans la Gloire par les portes de l'Eternité.

Le milieu dans lequel il vécut depuis sa sortie de l'Ecole des Beaux-Arts exerça sur lui une influence des plus heureuses.

Son maître Guichard, qu'il fréquentait assidûment, lui

[1] Maurice Frèze, *Biographie de Seignemartin et Catalogue de ses œuvres*, Lyon, A. Vingtrinier, 1876.

SEIGNEMARTIN

Fête sous bois

(Collection Stengelin)

SEIGNEMARTIN

Récréation arabe

(Collection Dr Arloing)

inculqua le sens du Beau, l'amour de la Nature, et c'est à ces sources qu'il fortifia toujours son inspiration.

Dans le cénacle d'amis, aux réunions presque journalières, peintres, musiciens, architectes, vibraient à l'unisson.

On ne discutait pas Delacroix, on l'admirait; on acclamait Manet qui avait envoyé des toiles à Lyon et qui était, en même temps qu'une révélation, un encouragement à se dégager des routines qui entravaient les efforts personnels.

Les discussions souvent passionnées, toujours génératrices de l'enthousiasme pour ce qui était beau, avivaient en lui cette flamme du génie qui ne demandait qu'à jaillir.

Le Génie est mystérieux et il lui arrive souvent de germer dans un terrain qui paraissait peu préparé à le recevoir.

On a beaucoup usé du mot « Génie », et souvent ce qualificatif s'est appliqué à des êtres supérieurs, mais qui, néanmoins, n'avaient pas en eux cette flamme créatrice dont le rayonnement illumine les œuvres pour les générations futures.

Le Génie ne s'acquiert pas, on l'a en soi.

Mais il arrive que les moyens de le manifester font défaut, et ce sont alors des forces perdues pour l'Humanité; ou bien, la mort, survenant avant l'heure, en empêche l'éclosion complète et définitive.

C'est le cas pour Seignemartin.

Qui aurait pu croire en effet que dans le fils de simples ouvriers tisseurs, élevé dans un milieu où rien ne pouvait développer le sens du beau, le goût des arts, la semence germerait un jour et que cet enfant du peuple résumerait en lui tous les dons dévolus aux artistes de race.

Il était sensible à toutes les manifestations de l'art, d'une imagination ardente, généreux, rêveur et enthousiaste, d'une rare noblesse de sentiments, adorablement bon, d'une modestie qui n'excluait pas cependant la conscience qu'il avait de sa valeur.

Et, si l'on entend par « Génie » le fait de résumer dans l'œuvre accomplie, une partie des productions antérieures, de découvrir le Beau et de créer le Rêve pour enrichir le domaine de l'Art, celui qui a pu faire sortir toutes armées de son jeune cerveau des œuvres comme : *le Repas de Don Quichotte*, *le Théâtre*, *la Barque, Récréation Arabe*, des esquisses comme *les Pirates*, *la Fête sous Bois, le Cavalier, Rolla, Otello,* des portraits comme le sien et tant d'autres admirables, celui-là avait du Génie, et on peut affirmer qu'il comptera, malgré une vie si courte, mais si bien remplie, parmi les peintres qui sont l'honneur de l'Ecole française.

Il faut aux artistes des prétextes pour se manifester, et les sujets choisis, les maîtres regardés ne sont là que pour leur permettre d'exprimer à leur manière ce que d'autres ont exprimé avant eux.

On peut dire en examinant l'œuvre de Seignemartin : tel tableau procède de Rembrandt, tel autre de Rubens ou de Vélasquez, telle esquisse de Watteau ou de Delacroix, trouver des analogies avec Manet ou Corot; nous savons aussi quelles traces profondes peuvent laisser dans un cerveau jeune et enthousiaste l'étude de tels Maîtres, et combien il était ému en face de Rubens et surtout de Delacroix, que son maître Guichard lui avait appris à pénétrer; mais nous pensons que si on peut le rapprocher, l'assimiler à ces grands peintres, on peut dire aussi qu'il ne leur doit que des germes d'excitation

et que la grâce, la force, l'imagination, l'esprit, tout ce qui dans son œuvre exprime le *rêve*, révèle l'*accent*, reste bien l'émanation de sa personnalité et que tout cela est à lui, rien qu'à lui.

On lui a beaucoup reproché de ne pas savoir dessiner.

Cette critique, venant de ceux qui détenaient l'enseignement officiel, n'a pas peu contribué à entretenir dans le public, l'indifférence, pour ne pas dire plus, qui accueillait les œuvres de Seignemartin.

Et cependant, ce public n'aurait pas mieux demandé que des gens désintéressés, d'un goût sûr, s'attachent à lui faire comprendre les belles œuvres et l'empêchent ainsi de méconnaître des artistes, qui s'imposent à tous, quelque trente ans plus tard, par la seule force de beauté qui se dégage de leurs productions.

Mais de tout temps, il a fallu compter avec des intérêts opposés, la jalousie et la rivalité des écoles et, souvent un manque de goût et d'éducation artistiques, parmi ceux dont la mission est de guider les foules.

On enveloppait bien ce grief primordial dans des éloges sur ses grandes qualités de coloriste, mais c'était pour mieux battre en brèche ce qu'ils appelaient les erreurs d'un enseignement incomplet.

A leurs yeux, le véritable enseignement était le leur, et il n'y avait qu'une seule manière de dessiner : celle qu'ils professaient.

En somme, c'était l'éternelle querelle entre ceux qui ne voyaient la transcription des figures sur une surface plane, qu'avec des contours secs, sans émotion, et dont l'objectif était de rapporter l'étude du corps humain à une formule soi-disant académique, toujours la même, de considérer dans un

tableau le dessin comme devant être distinct de la peinture ; et ceux qui comprenaient la diversité des formes, essayaient d'en traduire la beauté, d'y mettre le mouvement, la vie, la couleur, par des traits incisifs et personnels, cherchant aussi le dessin intérieur, la justesse des volumes et des épaisseurs, le rapport des valeurs; en un mot : l'essentiel, l'esprit de la forme et non son objet.

Toutes proportions gardées, c'était la même querelle que cherchait David, un grand peintre pourtant, sinon par l'émotion, du moins par la volonté, à ces admirables Maîtres du XVIIIe siècle, en proscrivant leurs œuvres, comme indignes de l'art, du sien ; et qui ne craignait pas de dire à ceux de ses élèves qui manifestaient des velléités d'indépendance pour reprendre les vraies traditions de la vie, cette suprême critique : « *Vous faites français* ».

Et plus tard, ceux qui avaient été élevés à cette école (et dont le sectarisme était encore plus étroit, plus haineux que celui du Maître) ne craignaient pas de représenter Delacroix, ce génial artiste, comme un profanateur de la forme, alors que son dessin n'était qu'une reprise de la vie, du mouvement, et qu'il devait avoir une influence décisive sur tout l'art moderne.

Et quand on songe qu'une pareille gloire fut, depuis ses débuts (avec sa *Barque du Dante*, aujourd'hui au Louvre et exposée en 1822), jusqu'à la fin de sa vie, en proie à toutes les fureurs des Académiques, à leurs rires imbéciles, qui lui faisait dire avec son esprit ironique « *Je suis livré aux bêtes* », on comprend que de pareilles erreurs de jugement se soient perpétuées et que Seignemartin en ait été aussi la victime.

En somme, son dessin, comme celui de tous les vrais artistes, était bien à lui et restait en accord constant avec les sujets à traiter, faisant toujours partie intégrante du tableau et de la couleur.

SEIGNEMARTIN

Don Quichotte

(Collection L. Mégroz)

L. SEIGNOBMARTIN

On n'essayait pas de lui disputer ses qualités de coloriste.

On ne nie pas, en effet, la lumière du jour, l'éblouissement des fleurs pétries de soleil, la fascination des pierres précieuses, et ceux-mêmes qui ne vibrent pas et restent insensibles aux joies des Clartés, sont obligés de subir le charme de ses harmoniques et mystérieuses colorations.

C'est que toujours, dans ses moindres pochades, esquisses ou tableaux, son coloris est évocateur au même titre qu'une belle symphonie.

On écoute en regardant, et les timbres les plus doux se mêlent aux basses sonores, les accords se succèdent dans une allégresse triomphale, soulignant le charme d'un thème modulé discrètement; ce sont les cuivres qui éclatent, qui vibrent dans un unisson tragique, illuminant d'un trait d'harmonieuses sonorités; ce sont les violons et les harpes qui chantent la lumière, les clartés immatérielles, et tout se confond, se lie dans un ensemble majestueux qui vous tient en extase, sous le charme des rythmes cadencés, dans une harmonie exquise qui révèle bien l'âme de l'artiste.

C'est qu'il avait en lui, on pourrait dire instinctivement, l'harmonie absolue de la couleur, dont il se dégage toujours de l'esprit, souvent du mystère; une distinction suprême qui fait que, dans les tons les plus disparates qu'il met côte à côte, il n'y a jamais rien de commun ni de discordant.

A cause de ces dons, on peut le classer parmi les grands coloristes et les vrais peintres.

Et nous entendons par peintre, celui qui pousse l'amour de son métier à l'extrême, qui aime la peinture pour elle-même, se grise de riches couleurs, recherche les coulées de pâte généreuse, arrive aux transparences par des tendresses de

touche infinies, n'ayant en vue que l'obtention d'une matière consistante, savoureuse et rare, d'une matière qui soit un régal pour les yeux et que l'on aurait plaisir à caresser ainsi qu'un beau grès de Carriès.

Seignemartin arrivait à ces résultats sans avoir fait d'études techniques (cette étude du métier ne faisant plus partie de l'enseignement pictural dans les Ecoles des Beaux-Arts ou dans les ateliers, comme chez les Maîtres d'autrefois), la trituration des couleurs et leurs mystérieuses combinaisons étant chose toute naturelle chez lui, indispensable à sa vie d'artiste.

Tout lui était prétexte à peindre et il ne vivait vraiment que lorsqu'il avait la palette en main.

Malgré la difficulté à trouver le ton rare, somptueux ou mystérieux, sa jouissance était grande lorsqu'il peignait et elle atteignait le paroxysme lorsqu'il avait enfin rendu, comme il le sentait, l'effet cherché.

Il avait le travail fougueux, rapide, et sa main, guidée par son ardente imagination, le secondait merveilleusement dans la transcription de ses rêves.

On peut dire que sa composition comme sa couleur est toujours harmonieuse.

Il avait, en effet, le don de l'ordonnance au suprême degré, et, soit dans ses études sur nature où le motif est toujours pris dans son ensemble favorable, soit dans ses portraits qu'il paginait dans la toile, du premier coup, soit dans ses tableaux de fleurs où l'arrangement est d'un goût si sûr, et surtout dans ses tableaux et ses esquisses d'imagination, où rien ne

paraît laissé au hasard, où l'ensemble est toujours complet, on retrouve les dons merveilleux de Seignemartin.

C'est que dans sa vision des formes et leur balancement harmonieux, sa distinction native, sa force expressive, son esprit se retrouvaient toujours, et lorsqu'il avait conçu une œuvre, même s'il ne pouvait la réaliser complètement, elle était transcrite de façon définitive et sans retouches essentielles possibles.

Il l'avait vue ainsi, c'était bien son rêve qu'il jetait fiévreusement sur la toile et s'il lui avait fallu la modifier, il n'aurait pu le faire.

Il préférait alors créer une autre vision sur le même thème pour en tirer des effets nouveaux et nous en avons la preuve par les diverses esquisses qu'il a faites sur les mêmes sujets.

Ses esquisses résument complètement sa personnalité.

Elles sont l'expression de la poésie, de la force, de l'imagination qui étaient en lui ; elles sont bien le jet de son inspiration, le résultat d'une pensée longtemps mûrie, d'une vision complète de son cerveau, qui lui permettait de transcrire son rêve sans hésitation.

A peine quelques indications jetées sur la toile, et avec son pinceau d'une souplesse merveilleuse, il dessinait en peignant, avec de la lumière et de l'ombre, cherchant son effet par une apparente simplicité de moyens qui lui permettait de tout exprimer sans détails inutiles, dans une harmonieuse unité de pensée.

Son besoin de produire, sa volonté de réalisation n'étaient assouvis que lorsque l'esquisse avait pris corps, et c'était alors, après les quelques heures où il avait donné sans

compter, une partie de soi-même, des accès de fièvre qui minaient sa constitution déjà affaiblie.

Mais qu'importe, il avait produit une œuvre de plus, quelquefois un chef-d'œuvre !

On est amené à se demander quelle loi mystérieuse a décuplé sa force productrice, exacerbé son cerveau, pour lui permettre de laisser un œuvre aussi considérable (ou si l'on peut relever quelques inexpériences, on ne saurait trouver la plus légère tare), à un âge où beaucoup d'artistes en sont encore aux tâtonnements.

Pour l'expliquer, il faut admettre qu'à mesure que la maladie augmentait, que la mort approchait, ses facultés prenaient une acuité plus grande, sa vision devenait plus nette, ses rêves plus tangibles et qu'il a pu ainsi réaliser, dans une fièvre créatrice de quelques années, ce qu'une longue existence n'aurait peut-être pas suffi à accomplir dans des conditions normales.

Par le caprice, le rêve, l'imagination féconde, il fut un Poète, mais un Poète qui pensait et exprimait en Peintre.

Par la grâce, l'esprit, l'invention, la sensibilité, le mouvement et la vie, par la couleur et le dessin si expressifs, par le bel équilibre de toutes ces qualités, ayant la Nature comme force directrice, il fut un Peintre vraiment français et son Art se rattache par une filiation directe à celui des Poussin, Watteau, Prudhon, Delacroix, Corot, Manet, à tous ceux qui ont le mieux résumé le Génie de notre race.

Comme tel, il est digne de prendre place à la suite de ces Maîtres admirables et d'être glorifié dans sa ville natale dont il grandit le rayonnement artistique.

CH. FAURE.

SEIGNEMARTIN (Jean)

SA VIE — SES ŒUVRES

Rien n'est indifférent de ce qui touche à la vie des artistes ; de menus faits, un simple mot peuvent avoir une signification et permettre de soulever un coin du voile qui cache leur personnalité.

Aussi ne craindrai-je pas, au cours de cette étude, de puiser dans la correspondance de Seignemartin avec ses amis et de réunir les souvenirs de ceux qui l'ont approché, afin de mettre en lumière cette si séduisante figure d'artiste.

Je remercie tout particulièrement M. le Dr Raymond Tripier et M. H. Cavaroc des renseignements fournis.

Jean Seignemartin est né le 16 avril 1848, à Lyon, quartier de la Croix-Rousse, cours des Chartreux, et ses parents étaient de simples tisseurs.

Un portrait du père par son fils nous montre une belle tête expressive qui respire l'énergie, l'intelligence et la bonté. Il y a peu de temps qu'il est mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les belles soieries, les riches étoffes tissées sur le métier paternel ont peut-être donné à l'enfant le goût des belles

couleurs et ç'a été sans doute pour lui une éducation des yeux, de voir les beaux aspects dont on jouit du coteau des Chartreux quand les brumes de la Saône se dissipent et que le soleil enveloppe la nature d'une lumière fine et riche à la fois.

Dès que l'enfant put tenir un crayon, il se mit à dessiner ; il était fort bien doué, et ses maîtres furent surtout frappés de ses dons artistiques.

Ses parents auraient voulu faire de lui un tisseur comme eux, mais il avait plus que de l'indifférence pour le métier à la Jacquard et il le négligeait pour faire des portraits de ses camarades ou des croquis au Parc de la Tête-d'Or.

Malgré leurs répugnances pour une carrière difficile où trop souvent les mieux doués meurent de faim, ses parents consentirent, à titre d'essai, à l'envoyer à l'Ecole des Beaux-Arts. Quelle joie pour lui ! Ses progrès furent rapides, il obtint différents prix, et le Laurier d'or, la plus haute récompense à l'Ecole de Lyon, vint couronner ses études. Il avait dix-sept ans.

Guichard, ancien élève de Delacroix, était alors directeur de l'Ecole.

Le Musée de Lyon conserve de Guichard de beaux tableaux d'un goût romantique et d'une belle couleur.

Ce fut le Maître par excellence pour développer les dons naturels du jeune Seignemartin ; on peut dire que le Maître a préparé les voies et que l'élève a souvent adopté plus tard les mêmes sujets.

Musset, Byron, Shakespeare, Cervantès, Victor Hugo furent leurs auteurs favoris et les inspirèrent tous deux ; que de fois n'ont-ils pas traité des motifs de Don Quichotte.

Dans la belle esquisse, *les Noces de Gamache,* léguée au Musée de Lyon par Guichard, il y a les qualités d'imagination et de couleur que Seignemartin devait développer encore et porter au plus haut point.

Il fallait voir comme le père Guichard (on lui donnait affectueusement ce nom de père) couvait, pour ainsi dire, son élève préféré ; c'était touchant de voir les liens de tendre amitié qui les unissaient tous deux !

On ne saurait faire assez honneur à Guichard d'avoir su favoriser l'éclosion des dons natifs de son élève : avec quel amour il lui faisait comprendre les beautés de l'Antique !

A ce propos, citons un charmant passage d'une lettre que Seignemartin écrivait à son ami Faure :

« Je ne puis que te louer du désir que tu as de faire de la bosse et de l'académie ; il faut passer par là si l'on veut faire quelque chose de sérieux ! Lorsque tu sauras dessiner la *Vénus de Milo* et l'*Ariane*, tu pourras marcher sans crainte ; les moindres figures que tu feras ensuite s'en ressentiront.

« Nous en parlions dernièrement avec ce bon père Guichard et il me disait en regardant une petite esquisse de baigneuse : « Eh bien, on voit que vous avez fait de l'An-« tique ! cette femme, quoique très informe, a un sentiment « particulier ; ce n'est pas une blanchisseuse, c'est le com-« mencement d'une nymphe. » Oui, fais de l'Antique, tu ne pouvais avoir une meilleure idée. »

Le Musée de Lyon a d'admirables chefs-d'œuvre et je ne dois pas omettre de dire tout le bénéfice que Seignemartin retira de leur contemplation et de l'étude particulière de quelques-uns d'entre eux.

Il était fanatique de Rubens, dont notre Musée a deux merveilleux spécimens, il fit une copie de l'*Adoration des Mages*, ce sujet qui inspira tant de variantes au Maître d'Anvers.

Dans plus d'une œuvre de Seignemartin, on retrouve la

trace de cette étude et son talent fut parfois étayé par le génie de Rubens.

Même en exécutant des fleurs, Seignemartin pensait parfois au grand Flamand, dont la palette a toutes les richesses d'un magnifique bouquet de fleurs.

Les fleurs fournissaient à Seignemartin toute la gamme de Rubens : « Cette pivoine, aux tons soyeux, disait notre Lyonnais, me rappelle la *Sainte Catherine* de Rubens, dans notre grand tableau du Musée ».

Que de fois, n'était-il pas aussi en arrêt devant les *Têtes de Vieillards*, par Van Dyck, ou devant la *Suzanne au bain*, de Véronèse, ou *la Mort de Socrate*, de Delacroix! Il raffolait de Delacroix! la fougue et l'emportement de ce beau Maître l'empoignaient tout à fait, et ce fut certainement l'un des Maîtres qui exerçèrent sur lui le plus d'influence.

Loin de moi la pensée de dire qu'il fit des pastiches de ces divers Maîtres; on peut tenir de quelqu'un, avoir de la parenté avec lui, tout en étant personnel.

On a dit aussi, avec raison, que Seignemartin a de grandes analogies avec Diaz et Monticelli et, cependant, il n'avait jamais vu de tableaux de ce dernier.

« On comprend que différents peintres, préoccupés par les mêmes recherches, soient arrivés à des résultats ayant une parité d'expression. L'atmosphère est, à certains moments, saturée de molécules d'idées qui peuvent germer identiquement chez des cerveaux différents, à distance[1] ».

Au sortir de l'Ecole, Seignemartin collabora avec Guichard à la décoration des salles principales de l'Hôtel Collet.

Ayant un atelier en commun avec Vernay, il collabora aussi

[1] André Gouirand, *Monticelli* (Société française d'édition d'art, Paris, 1900).

SEIGNEMARTIN

La Barque

(*Musée de Lyon*)

17

avec lui. Vernay qui, de son vivant, vendait ses tableaux à de très bas prix (quand il trouvait à les vendre) et qui était refusé au Salon de Paris, est en train de devenir célèbre; ses tableaux sont maintenant cotés très haut, et l'un d'eux acquis récemment, figure au Luxembourg. Notons aussi que M. Bresson, un des fervents de la première heure, a donné un des plus beaux Vernay de sa collection, pour les musées nationaux.

Dans cette collaboration avec Vernay, Seignemartin ne se laissa certainement pas dominer et ce fut lui qui se montra surtout, n'abdiquant jamais le sentiment de l'unité, qu'il possédait au plus haut point, de la concentration de l'effet, de la justesse des valeurs.

A propos des valeurs, Seignemartin écrit à un ami : « Tu sais l'importance que j'y attache! il n'est pas possible de faire un bon tableau sans qu'elles soient justes. »

A l'Exposition rétrospective de Lyon, il y avait un petit tableau prêté par M. Faure, produit de cette collaboration; on sent bien Vernay dans le ciel et le paysage qui ont du caractère et de la poésie, mais sont d'ailleurs judicieusement sacrifiés aux baigneuses du premier plan.

Ce tableau de dimensions restreintes est un petit bijou.

Vernay, très original, très bizarre, tout à fait bohême, dut vite, je pense, lasser Seignemartin, qui, au contraire, avait une grande distinction naturelle.

Ce fut Fleury Chenu qui me fit faire la connaissance de Seignemartin et me conduisit à son atelier, alors rue Jean-de-Tournes.

Son tableau : *le Théâtre, ballet de Faust*, était sur le chevalet.

L'auteur n'avait pas vingt ans quand il exécuta cette œuvre et on demeure confondu de la hardiesse d'une pareille

entreprise à cet âge, entreprise qui révèle avec force un tempérament coloriste de tout premier ordre.

Sur le devant, les personnes assises aux fauteuils d'orchestre repoussent le fond par leurs tons vigoureux; le rouge sourd des fauteuils, les riches toilettes des dames, les plumes et les rubans de leurs chapeaux font des notes heureuses.

« Stéphane t'a bien dit, écrit Seignemartin à Faure, que j'avais changé mon théâtre, mais il ne te dit pas que je t'ai mis debout aux fauteuils, tous les amis te reconnaissent, tu es à côté d'une belle dame en jaune, dont tu es le cavalier; c'est un coin des meilleurs de mon tableau ».

D'autres amis figurent encore sur le devant : l'architecte Geneste, M. et Mme Béroujon; plus loin, le chef d'orchestre Luigini, au milieu de ses musiciens, s'agite en dirigeant.

A droite et à gauche, les premières loges et le bout des balcons et des galeries encadrent très heureusement la scène à laquelle ils mènent en quelque sorte les regards, car c'est vers la scène, bien au centre, que les regards sont attirés, vers la scène, éblouissante de lumière. Sur le devant, Faust et Méphisto; Faust élégant, plein de grâce juvénile, sous les traits de Seignemartin, et puis, c'est le ballet féérique, les danseuses séduisantes et tout le cortège des figurants.

Ce ne sont là que prétextes à de beaux effets de couleur, à des richesses de tons, à des blancs heureusement entr'accordés, à des scintillements, des ruissellements de lumière.

Seignemartin adorait la musique et il avait une prédilection pour l'opéra de *Faust* qui, suivant son expression, le rendait tout tremblant.

« Il liait par analogies, la musique à son art, car en véritable symphoniste, il en comprenait les secrètes beautés [1]. »

[1] André Gouirand, *Monticelli*.

Ce fut aussi par Chenu que le Dr R. Tripier entendit parler de Seignemartin pour la première fois. « J'allais visiter l'exposition, dit le Dr Tripier, lorsque, rencontrant Chenu à la porte du Palais des Arts, je le priai de me montrer ce qu'il y avait de plus intéressant. Il me conduisit devant un portrait de la petite fille de M. L. Mégroz, où Seignemartin s'était exercé à une symphonie dans les blancs, tout à fait extraordinaire. C'est certainement, me dit Chenu, le tableau le plus intéressant de l'exposition et qui dénote les qualités les plus remarquables chez son auteur, quoi qu'il ait été placé au troisième rang, parce que sa valeur a échappé aux organisateurs de l'exposition ».

De tout temps, les jeunes ont connu des injustices! C'est bien fatigant d'avoir à juger trop de peintures! Il est clair que si l'on regarde un tableau superficiellement, on ne saurait l'apprécier, mais je ne suis nullement d'avis que Seignemartin laisse froid à première vue, au contraire, il a des qualités qui frappent dès l'abord, mais je veux bien concéder qu'il est toujours plus attachant à mesure qu'on le regarde.

Il existe deux portraits de la fillette de M. L. Mégroz, l'un avec un mouton, qui est celui dont parle le Dr Tripier, l'autre, beaucoup plus petit, une simple tête en pleine lumière, et très remarquable aussi.

Le *Théâtre* et les autres tableaux qui se trouvaient à l'atelier de la rue Jean-de-Tournes, furent signés en août 1870, avant de partir pour l'armée.

La guerre de 1870 venait d'éclater; Seignemartin fut envoyé à Paris, dans une compagnie de pontonniers, et ce fut comme tel qu'il subit toutes les rigueurs du siège.

Ses amis Cavaroc et Béroujon étaient avec lui et on essayait de tromper l'ennui en chantant, en jouant.

« Seignemartin, lui, à ses rares et courtes heures de loisir, ne perdit jamais l'occasion de faire un croquis[1]. »

Une nuit, par un froid glacial, étant de garde sur un bastion, il prit une fluxion de poitrine; sa constitution délicate en fut très éprouvée et peu à peu se déclara la phtisie qui devait l'emporter cinq ans plus tard.

Les sympathies, que lui avait attirées son prestige, le firent admettre à l'ambulance du Palais de Justice, ambulance supérieurement organisée sous le patronage du barreau. Il y était choyé parce qu'il était artiste de valeur et de personnalité très attrayante; les dames du lieu, sensibles à sa qualité d'artiste, lui avaient procuré l'outillage nécessaire à la pratique de la peinture.

Il se félicitait de sa situation et, parlant de ses charmes, il tint un jour ce propos au cours d'une visite de Cavaroc et de Béroujon. « Ici, les infirmières sont de grandes dames du barreau, et j'ai la faveur d'être soigné par Mme Deléage, qui vient à mon lit vêtue d'une longue robe de soie gris perle, et portant une tourterelle blanche sur l'épaule ».

Cet effet de tableau le ravissait.

Rentré dans ses foyers, ses parents justement alarmés d'une carrière qui, jusque-là, ne lui avait pas rapporté grand bénéfice, insistèrent encore auprès de leur fils pour qu'il en changeât. « Je ne mangerai que des croûtes de pain, leur dit-il, plutôt que de ne pas être peintre. »

Cette force d'âme le soutint dans toutes les circonstances de sa vie; peindre faisait sa joie et lorsque, peu après, il décora avec Sublet, l'abbaye des Religieux prémontrés à Tarascon, il aimait à répéter combien il était heureux d'être peintre.

Rien de surprenant, dès lors, à ce qu'il ait beaucoup travaillé, il semble, tant la moisson de ses œuvres est féconde,

[1] Maurice Frèze, *Biographie de Seignemartin.*

SEIGNEMARTIN

Fleurs

(Musée du Luxembourg)

que les années aient compté double; il avait hâte de produire avant qu'il fût trop tard.

Au cours de cette biographie, je ne parlerai pas de toutes les œuvres de Seignemartin qui, toutes cependant, mériteraient d'être analysées par le menu; je parlerai seulement des plus typiques, en tâchant d'en faire ressortir les beautés.

Le *Banquet de Don Quichotte* est un pur chef-d'œuvre, il est daté 1870. Au milieu, le grand hidalgo, très heureux d'expression, coiffé de son plat à barbe, trône dans son armure; à côté, de belles dames à la gorge nue, à la poitrine galamment échancrée; par ci, par là, des seigneurs et des princesses à la physionomie castillane, ont des ajustements bien portés : les grands feutres à plumes, les toques, les cols, les collerettes, les flots de soie, les manches à crevés, les diamants, les riches guipures, tout cela est bien indiqué, mais c'est par le bel effet de lumière, par le clair obscur que ce tableau vaut surtout. Au plafond, un flambeau suspendu éclaire la scène et répand des flots de lumière sur la nappe chargée d'un riche service; comme contraste avec la lumière chaude et dorée de l'intérieur, une ouverture permet d'apercevoir le ciel d'un bleu sourd, indéfini, nocturne, où brille la pâle clarté des étoiles. Sur le devant de la table, des seigneurs à pourpoints sombres, avec notes rouges ou d'un bleu vert, ajoutent encore par leur opposition à l'éclat central. Cet éclat central rayonne et l'on sent comme un grand bain de lumière qui enveloppe les objets et qui pénètre les ombres les plus épaisses; c'est vaporeux, voilé, il y a le charme des choses qui se cachent et c'est riche en sous-entendus.

Malheureusement, la santé de Seignemartin s'altérait de plus en plus. Il écrit, en 1873 : « Je suis devenu d'un maus-

sade, et puis je suis un peu malade. Je suis resté un mois sans toucher un pinceau, mais sois tranquille, je m'y remettrai, que dis-je ? Je m'y suis déjà remis. Pour me donner du nerf, j'ai enfin empoigné mon *Baiser d'adieu*, il me reste quelques illusions sur ce tableau, c'est bien heureux qu'elles ne s'envolent pas toutes. »

A cette époque, les médecins jugèrent que l'état du malade nécessitait son envoi à Amélie-les-Bains.

Il écrit de là : « Mon pauvre ami, si tu savais combien je m'ennuie ! Ce que la vie est creuse ici ! tu n'en as pas idée ! aussi, vois-je arriver mon attirail de peintre avec plaisir, car je me laisserais dévorer par le spleen ; tu me diras qu'un malade n'a pas besoin de beaucoup d'émotions, mais la vie en est si vide ici ! Puis, je ne demande pas de grandes émotions ; le rapport d'un bleu avec un jaune, cela me suffit pour être heureux. Tu sais toute la poésie qu'on peut trouver dans deux simples valeurs ; trouver le ton du pré, de la montagne et du ciel, on regarde ça pendant huit ou quinze jours, n'est-ce pas une véritable jouissance ? Le pays où je suis est superbe, surtout lorsqu'à travers cette grande nature vient se mêler quelque chose d'intime. »

Il écrit dans une autre lettre d'Amélie-les-Bains :

« Si tu savais combien je trouve difficile de se bien soigner ! On vous dit : « Mais vous ne faites pas assez d'exercice », on part rempli de bonnes intentions et voilà qu'on en fait trop ! « Allez au soleil, mais n'y restez pas trop, car, à cette « saison, il est très mauvais et vous congestionne. » (Pour ça, j'ai pu m'en convaincre moi-même l'autre jour, il m'a valu deux vomissements de sang assez considérables qui m'ont beaucoup affaibli.) « Buvez de l'eau sulfureuse, mais n'en buvez pas trop, car cela irrite la gorge ! »Décidément, je trouve que c'est bien difficile d'être bon malade, mais je crois que

le pire de la chose est que le médecin ne connaît pas assez les goûts et les habitudes de son malade : ainsi, comment lui expliquer que très souvent, au lieu d'aller me promener, je préférerais rester chez moi à regarder le feu ou le ton gris du mur; le comprendrait-il ? J'ai la prétention de croire qu'un artiste est plus difficile à soigner qu'un autre ! Ça, entre nous, ne va pas le dire au moins, on l'interprèterait mal ! »

La distinction de Seignemartin, son charme, sa bonté, la noblesse de ses sentiments, son talent, lui avaient valu de nombreux amis.

Citons : M. Louis Mégroz, qui fut un des amis de la première heure, Bellingard, M. et Mme Sarrazin, M. Pochoy, de Voiron, les Drs Rebatel, L. et R. Tripier ; ces derniers surtout furent des partisans convaincus du peintre, s'attachèrent à sa fortune et firent vendre beaucoup de tableaux à leur protégé ; leur appartement était devenu un petit musée de tableaux de Seignemartin.

Ils avaient pour lui la plus vive affection et lui prodiguèrent les soins médicaux les plus dévoués.

Mon père, qui avait aussi pris mon ami Seignemartin en affection, l'invita à venir à notre campagne d'Ecully, espérant que cette villégiature lui serait salutaire.

J'étais heureux de mettre aussi mon atelier à sa disposition et de profiter de ses excellents conseils.

Notre campagne a de fort beaux arbres, des bouleaux admirables, des trembles d'une belle venue, des salles d'ombrage avec de belles échappées ; tout cela le ravissait ! Il fit, sous mes yeux, une étude de notre parc tout à fait séduisante ; c'est le printemps, les glycines et les arbres de Judée sont en fleurs, tout respire la joie de vivre ! Le ciel est fin, d'un bleu

tendre et laiteux, à droite et à gauche s'élèvent des arbres élégants qui encadrent très heureusement le ciel et les montagnes vaporeuses du Lyonnais ; cette échappée est pleine de charme et de poésie ; sur le devant, une terrasse où rêve une femme assise, les yeux tournés vers l'infini lointain.

Un jour, le très distingué paysagiste, Saint-Cyr Girier, nous mena à Saint-Paul-de-Varax (Ain). Impossible de trouver un pays plus favorable au paysage ; ce fut là que Seignemartin exécuta le paysage qui appartient au Dr Rebatel.

A gauche, un grand chêne étend ses branches nerveuses dont les extrémités se penchent avec beaucoup d'élégance sur l'eau d'un marais. L'air joue bien à travers les branches et les passages incertains de l'arbre au ciel sont bien exprimés ; plus loin, des bouleaux argentés semblent frissonner au vent ; les lointains sont enveloppés d'une fine buée ; l'effet, à contre-jour, est lumineux, clair, matinal, et l'ensemble a beaucoup de fraîcheur. Corot l'eût approuvé.

Une autre peinture qui rappelle Corot par la justesse des valeurs et par l'aspect monochrome est *le Fumeur.*

C'est l'ami Tauty qui, nonchalamment penché en arrière, est en train de fumer sa pipe ; la pose est pleine d'abandon ; Tauty est à contre-jour, et très vivement, le soleil, par derrière, accroche des luisants ; des bouffées de fumée ensoleillée enveloppent le fond. Ce motif saisi sur le vif, instantanément, a quelque chose d'inattendu et d'imprévu.

Notre jardin est très fleuri dans la belle saison ; nous avons une grande variété de roses et de pivoines et, notre serre, à la fin de l'hiver, a beaucoup de camélias.

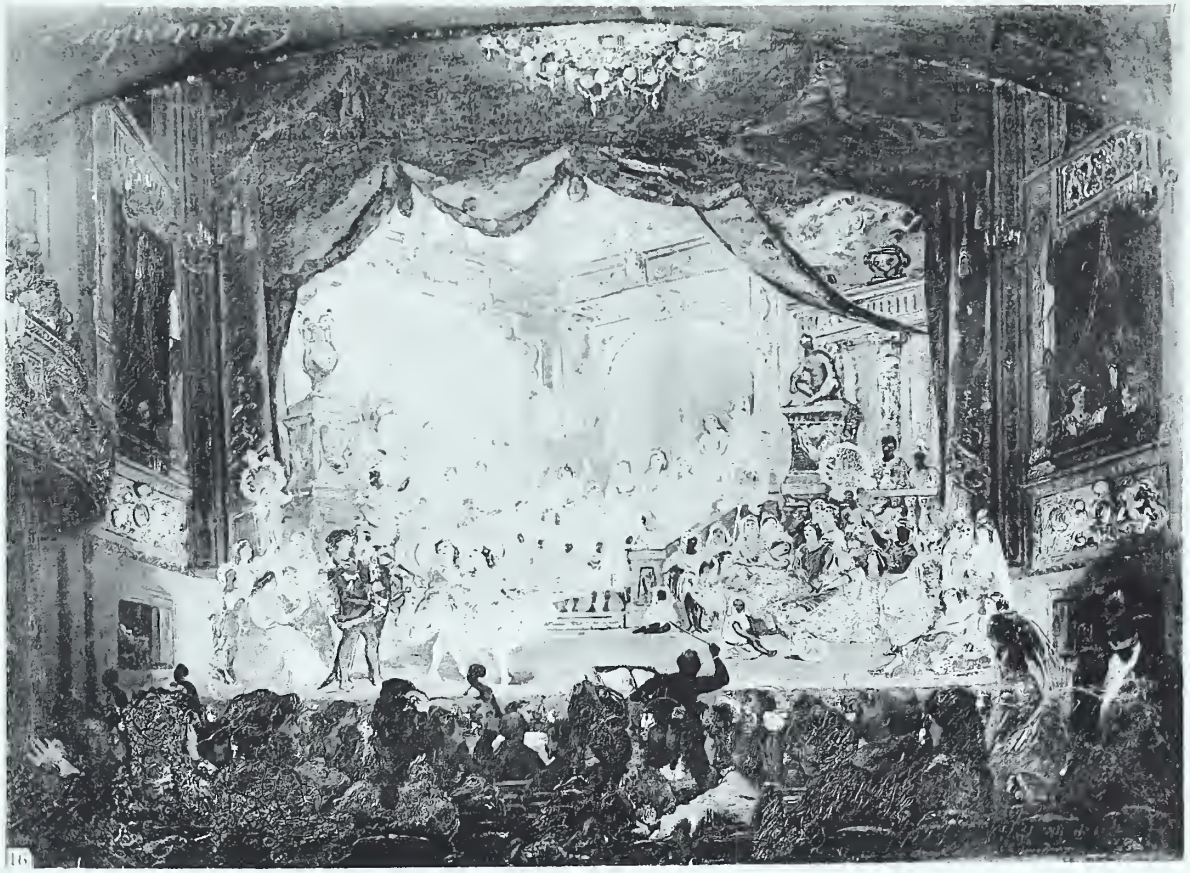
Seignemartin en a souvent profité.

Le tableau de fleurs acquis par le Dr Rebatel est de 1873.

SEIGNEMARTIN

Le Théâtre

(Musée de Lyon)



16

C'est une œuvre maîtresse, inoubliable quand on l'a vue; elle fait penser à Rubens et à Van Dyck par la gamme fastueuse des couleurs. La composition est très décorative, sans rien de théâtral. Le bouquet, dans un grand vase sombre, à têtes monumentales sur les côtés, est fièrement campé sur le bord d'un balcon; des pivoines voluptueuses se mêlent et s'entrebaisent, en pleine lumière, avec tout le raffinement de leurs blancs soyeux ou de leurs roses satinés; une pivoine d'un rouge laque profond s'oppose à l'éclat des clairs, et le bouquet se termine sur les bords en légères arabesques de jets d'œillets, de pivoines plus éloignées ou de feuilles élancées dont le vert tendre s'accorde si bien avec le rose de certaines pivoines.

A droite, le fond d'un bleu rare qui s'harmonise très heureusement avec la gamme du bouquet, à gauche, un rideau fauve et or bruni, avec des ornements sur le devant, d'un blanc doré (blanc de qualité très différente de celui des pivoines), achève ce régal, cette fête pour les yeux. Il y a là une autorité, un aspect magistral qui s'imposent de loin, l'œil est attiré vers le milieu, l'intérêt est savamment concentré.

En tout on sent un praticien sûr de lui; les coulées de pâtes sont abondantes et lisses, aplaties, sans surcharges inutiles, la touche est expéditive mais précise, sans minutie.

Chaque chose est traitée selon son intérêt; c'est exprimé souvent à demi-mot, mais sans omission fâcheuse.

Le tableau *Camélias,* exposé en 1873, dans la vitrine de Dusserre, eut un succès considérable.

Grâce à Chenu, il fut acquis par M. Dupont de Latuilerie.

Voici des extraits d'articles de journaux qui montrent combien ce tableau fut apprécié :

M. Seignemartin a exposé un tableau de camélias, peint avec une puissance et un éclat remarquables.

M. Seignemartin, qui est un chercheur et a horreur du convenu, se livre en peinture à des hardiesses qui dénotent toujours un talent d'une incontestable originalité.

Dans ses camélias, qui sont un poème de lumière, les fleurs et feuilles sont peintes en pleine pâte, et s'enlèvent avec une vigueur extrême sur un fond très moelleusement traité.

Le vase et le tapis complètent l'œuvre par un faire très habile, et font de ce tableau un tout très savant et très harmonieux.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moëlle de roseau,
De quelle hostie, ou de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau?

Cette strophe tirée de la symphonie en blanc majeur de Théophile Gautier, m'a paru d'une application si heureuse, si rigoureuse aux camélias de notre jeune ami, que je n'ai pu résister au plaisir de la citer ; car lui aussi, comme notre grand écrivain-ciseleur, jouait en maître consommé avec toutes les nuances d'un ton unique, périlleuse tentative où tant de grands talents ont échoué.

A propos de ces tentatives de blanc sur blanc, le Dr R. Tripier me communique ce qui suit :

« Seignemartin voulait faire un Arabe en burnous blanc, sur un cheval blanc, contre un mur blanc, sous un soleil d'Afrique (l'esquisse se trouve chez le Dr Rebatel : *Arabe enlevant une femme),* mais il ne pouvait réussir ce qu'il cherchait et me faisait part des difficultés à vaincre pour un pareil tableau; puis, se ravisant, il ajouta : « Si je voulais « faire un cheval noir, rien ne me serait plus facile », et c'est ainsi que fut fait l'enlèvement par un cavalier sur un cheval noir. Il est intéressant de noter combien la difficulté de faire se détacher blanc sur blanc séduisait notre coloriste. »

Seignemartin ne traite pas les fleurs en botaniste, avec leurs moindres détails ; non, il donne l'impression d'ensemble, il excelle à exprimer le fouillis des corolles et des pétales qui se confondent, il rend pour ainsi dire leur parfum.

Au nombre des tableaux de fleurs, citons encore l'admirable bouquet dont M. Ch. Faure a consenti à se dessaisir en faveur du Musée du Luxembourg[1].

Nous donnons une reproduction de cette œuvre magistrale.

Si les recherches de Seignemartin n'étaient pas toujours comprises de tous et donnaient lieu à d'ardentes polémiques, on peut dire que ses tableaux de fleurs réunirent tous les suffrages.

Il eut une grande joie de ce que son premier bouquet, à l'ouverture d'une exposition de Lyon, fut acheté par un amateur de Vienne (Autriche) qu'il ne connaissait pas.

A propos de tableaux de fleurs, il écrivait déjà en 1872 à son ami Faure : Décidément, je crois que ça vient ! J'ai des commandes, mais ce sont toujours des fleurs, et, tu le sais, je ne voudrais pas me spécialiser dans ce genre; je ne voudrais pourtant pas passer ma vie entière entre un œillet et une rose ».

Seignemartin n'eût jamais pu se confiner dans un seul genre, son imagination était brûlante, des visions poétiques hantaient son cerveau ! de là ces esquisses chaudes, enthousiastes où il rendait tangible son rêve d'art.

« En parlant d'esquisses, écrit Seignemartin, cela me fait penser à l'article que je t'ai envoyé ; je pensais bien qu'il te ferait plaisir car, mettant de côté ce qu'il y a d'élogieux pour moi, avoue qu'il est fort pour dire qu'il ne faut pas confondre l'ébauche avec l'esquisse, que l'ébauche n'est que le jalonnement d'une œuvre, tandis que l'esquisse est pour ainsi dire un poème improvisé. Il ne faut pas être le premier venu et je ne connais à Lyon que M. Guichard qui puisse dire de si jolies choses ; ce n'est pourtant pas lui, je crois..... »

[1] La donation a été faite sous la condition expresse que, si le tableau quittait le Luxembourg et n'allait pas au Louvre, il devrait être envoyé au Musée de Lyon pour figurer dans la salle Seignemartin.

Dans les tableaux dont nous venons de parler, Seignemartin n'a rien d'un cachotier; l'exécution franche et spontanée permet de suivre le peintre dans son travail.

Pour ses sujets d'imagination, il aimait les toiles cuisinées, les dessous; il lui arrivait alors de sacrifier une peinture pour faire autre chose par-dessus; il passait des frottis vigoureux, il raclait par ci, glaçait par là, les taches, les accords de couleur excitaient son imagination, et puis, au gré d'une fantaisie enfiévrée, les taches prenaient forme et son pinceau, sous la dictée de l'esprit, créait des sujets d'une féerie magique.

Seignemartin ne faisait que rarement sa palette; c'était bien la palette d'un coloriste, avec une infinie richesse de tons. Le centre était réservé aux tons clairs et éclatants, tandis que les notes basses puissantes étaient sur les bords. D'instinct il faisait naître les belles résonances, les riches accords, les tons précieux.

Il lui arrivait parfois de faire scier sa palette sous forme de panneau et d'en tirer parti pour une œuvre d'imagination[1].

L'admirable *Fête sous Bois,* dont je suis possesseur, a été peinte sur un paysage d'automne qui avait figuré à une exposition de Lyon. Comme ce paysage, très réel, ne le satisfaisait pas, il passa une sauce par-dessus et fit un paysage d'idéalité, avec une sorte d'exquise et de conventionnelle beauté, pleine de charme, répandue sur le tout.

Sous les futaies d'un parc royal se promènent des personnages qui ont du faste et grande allure.

Les femmes ont des poses charmeresses pleines de souplesse et de langueur; sur le devant, en pleine lumière, avec

[1] Une palette de Seignemartin, celle qui a servi pour exécuter *la Barque*, une de ses dernières œuvres, sera donnée au Musée de l'hôtel de Gadagne, aussitôt qu'il sera créé.

118

SEIGNEMARTIN

Les Jouvenceaux

(Collection Bellingard)

SEIGNEMARTIN

Le Caroubier

(Collection Labranche)

l'apparat de sa cour, s'avance la Reine, majestueuse ; sa robe blanche est dorée par un rayon de soleil qui, perçant le feuillage, vient s'aviver sur elle.

C'est à la Reine que vont d'abord les regards ; autour d'elle s'esquissent les figures de songe dans des attitudes de suprême élégance, avec des costumes somptueux, brocarts, soies changeantes, riches velours, pierres précieuses incrustées dans les étoffes. A droite, un page tient en laisse deux lévriers blancs ; plus loin, à travers les troncs d'arbres, on voit briller un temple de marbre. Sur les frondaisons automnales, un grand bouleau penché met sa note claire, puis par une trouée exquise, l'imagination s'envole au loin, où l'on devine un lac et les tours d'un château fantastique. Il y a dans ce tableau un ragoût de colorations diaprées et comme des richesses de pierres précieuses ou d'or en fusion.

C'est d'un peintre enchanteur, d'un suave poète, d'un virtuose génial.

Il est regrettable que le portrait du poète Gustave Mathieu, de la Nièvre, n'ait pas figuré à l'Exposition rétrospective. C'est une œuvre magistrale, qui fut exposée chez Dusserre, en 1873, peu après les *Camélias*.

Voici des articles parus à cette époque :

Après un superbe tableau de fleurs, Seignemartin vient d'exposer, chez Dusserre, un beau portrait du poète Hugues-Antoine-Gustave Mathieu (de la Nièvre), qui est depuis quelques mois à Lyon pour surveiller la publication de ses œuvres, entreprises par le plus artiste des typographes : Louis Perrin.

Le portrait, mi-grandeur, représente Mathieu vu de trois-quarts, la tête haute, empreinte d'une pointe de fierté, l'œil plongeant droit devant lui, la barbe blanche et mousseuse, les cheveux éparpillés en flocons d'argent sur le fond obscur.

Le poète a posé en simple paletot, dont le col relevé découpe sa noire ellipse sur la barbe blanche.

Un simple bouquet de violettes, pour lesquelles Mathieu professe un culte particulier, égaye de ses tons caressants les obscurités du buste.

Couronnez tout cela d'un petit chapeau de feutre crânement posé sur l'oreille et auquel il ne manque qu'une plume pour reculer ce portrait de trois siècles, et vous aurez une idée de cette dernière audace de notre jeune compatriote.

Dans cette œuvre d'une rare puissance de coloris, ce peintre a poussé la ressemblance à son apogée : ce n'est plus un portrait, on croirait voir le poète lui-même débitant ce fier quatrain qui sert de légende au portrait gravé en tête de son livre :

Il fallait estre ou pas, la nuict dedans la fosse
Ou le jour éternel du vieux mont double-bosse.
Pour éventrer l'oubly, j'ai forcé le sainct lieu.
Je l'ai fait ; je m'appelle Mathieu.

Une maxime dit qu'on ne peut exceller que dans un genre de peinture; le tableau de fleurs et le portrait de Mathieu donnent à cet on-dit le plus formel démenti.

Nous avons parlé hier du magnifique portrait de Gustave Mathieu (de la Nièvre), par M. Seignemartin, que le public lyonnais admire, depuis plusieurs jours, à la vitrine de Monneret. Un de nos amis, poète d'exellente race et qui s'apprête à perpétrer un volume de vers chez Perrin, a tracé lui aussi, un portrait de Gustave Mathieu, en un sonnet dédié à M. Seignemartin :

GUSTAVE MATHIEU

A M. Seignemartin.

Port fier et feutre sur l'oreille
Ainsi qu'un reitre de Rembrandt
Son œil vif pétille et dit : « Bran! »
Aux Philistins qu'il émerveille.

Au milieu d'un poil rude et blanc
Sa lèvre rit, fine et vermeille;
Son nez montre que la bouteille
Met du cinabre dans son sang.

Il aime les champs, la rivière,
Les bois, l'Océan, la lumière,
Le clair de lune et le ciel bleu.

Plus que les bois et l'Atlantique
Il adore la République,
Le barde nivernais Mathieu.

CH. B.

Malgré l'intérêt qu'il y aurait à parler longuement du portrait de Faure, exécuté alors que le peintre avait à peine vingt ans et dont la gamme semble conseillée par Titien, je ne fais que le citer. Du reste, nous en donnons une reproduction.

La Barque est une symphonie picturale où le visionnaire a fait œuvre créatrice et donné corps à ses rêves.

C'est le soir, les lueurs du soleil brillent encore d'un vif éclat et accrochent des reflets aux nuages ; un dernier bain de lumière dorée enveloppe la nature et lutte avec le crépuscule.

Vaguement au loin dans la brume se dressent les tours d'un vieux manoir ; de grands arbres trempent leurs branches dans l'eau. Voici la barque au milieu des reflets phosphorescents ; ainsi qu'une apparition enchantée, doucement elle glisse, portant galante compagnie ; au centre, debout, un beau couple se détachant sur l'éclat du ciel chante un duo d'amour. La jeune femme est belle et d'une grâce exquise, sa pose est pleine d'abandon, les lueurs du couchant jouent dans ses blonds cheveux et les plis de sa robe blanche flottent mollement au gré de la tiède brise ; le jeune homme, fièrement campé, a noble allure, sa taille élevée, son air fort et vigoureux font valoir le charme délicat de son amoureuse qu'il tient enlacée ; il est habillé d'un vêtement sombre qui contraste avec la robe blanche de la femme, mais tous deux se détachent naturellement en silhouette, à contre-jour, et la valeur du blanc dans

l'ombre est tout à fait réussie ; à gauche est assis un joueur de guitare, coiffé d'un grand feutre à plume, manteau jeté sur l'épaule, il accompagne les chanteurs de son instrument ; à droite, ce sont d'autres couples en des poses langoureuses, on voit des épaules nues, des atours pimpants, de riches velours, une écharpe à moitié tombée hors de la barque flotte en partie sur l'eau. Tout est mystérieux, c'est une fête poétique où l'on respire l'ivresse, c'est comme un beau songe enchanteur où les figures passent enveloppées d'ombres dorées et caressées de reflets chatoyants ; même les plus fortes vigueurs ont quelque chose de vaporeux et ne sont jamais noires, les bords s'atténuent ou s'effacent nimbés par l'or du couchant.

« Tout ce qu'il y a d'amoureux dans les rêves, tout ce qu'on entrevoit dans les illusions de jeunesse est venu plus d'une fois se traduire en brûlantes empreintes dans sa peinture. Comme son cœur, son cerveau avait vingt ans[1]. »

J'ai déjà dit l'admiration du père Guichard pour Seignemartin, admiration qu'il montrait dans ses articles du *Courrier de Lyon,* à propos des expositions, mais une preuve de cette admiration vraiment caractéristique est la copie faite par Guichard d'après *la Barque*. Cette copie est chez un amateur à Lyon.

Pendant l'été de 1874, Seignemartin fit un long séjour chez M. Pochoy, industriel à Voiron. Je regrette de ne pas connaître les portraits que notre peintre fit de M. et Mme Pochoy. Je n'ai pas vu l'Exposition de la place Bellecour, en 1876, où ces portraits se trouvaient, et il est bien fâcheux qu'ils n'aient pu figurer à l'Exposition rétrospective de 1904.

On les dit fort beaux ; celui de Mme Pochoy a, paraît-il, beaucoup de distinction dans une gamme à la Velasquez.

[1] Maurice Frèze, *Biographie de Seignemartin.*

SEIGNEMARTIN

Portrait de Mme S.

(Musée de Lyon)

36
Zigromanlin
Alger . 1879

M. Pochoy, lui, est en buveur. Dans une lettre datée de Voiron, Seignemartin fit un croquis pour en donner une idée à son ami Faure. Ces deux portraits furent exécutés avec beaucoup d'entrain.

Faure possède deux études de Voiron, faites sur nature.

« Le pays est très beau, écrit Seignemartin, mais c'est du fruit défendu pour moi ; Pochoy m'empêche de rester longtemps en place, ce qui fait que je m'en tiens aux pochades. Je vais mieux et j'espère qu'un hiver passé en Algérie me ramènera complètement guéri. »

A la fin de l'automne 1874, Seignemartin prit le chemin de l'Algérie où le rejoignit le Dr R. Tripier, en janvier suivant.

Ce fut un grand changement de passer brusquement des brumes de Lyon au soleil d'Alger ; ce climat généreux, cette fête de lumière exercèrent leur influence heureuse sur notre peintre, qui était bien fait pour comprendre l'Orient. Il commença par errer dans la vieille cité arabe, par s'égarer dans le dédale des rues pittoresques.

Non loin de la Zaouia, des Mosquées de Sidi Ramdan et de Mohammed Chérif, la vitalité mauresque l'attirait avec ses cafés, ses bazars, ses échoppes de barbiers, bimbelotiers, brodeurs sur étoffe, fruitiers, porteurs d'eau.

Il s'arrêtait çà et là pour noter les aspects qui le frappaient.

Le beau caractère des architectures musulmanes, la limpidité de l'atmosphère, les diaprures de la lumière, les accords sonores des blancs éclatants sur l'azur du ciel, les blancs dans l'ombre plus clairs que le bleu du firmament, tout cela est admirablement rendu dans les petits tableaux de cette époque ; joignez à cela le grouillement de la population indigène, les marchés, les femmes accroupies, vêtues de défroques orientales, en train de vendre des fruits, des négresses portant, d'une allure noble, des amphores sur la tête.

Ces tableaux, de petit format, sont enlevés avec un brio incomparable.

« J'ai déjà commencé, écrit-il à Faure, le 17 décembre 1874, plusieurs choses que je pense envoyer à Lyon aussitôt terminées. J'espère que les brouillards lyonnais feront apprécier les qualités de lumière que je cherche dans mes tableaux ; je ne dis pas que je trouve ; c'est si beau la lumière ! mais aussi comme c'est difficile à bien rendre !

« J'ai commencé un petit tableau, c'est la place du Gouvernement, à Alger ; il y a une mosquée blanche qui est vraiment plus blanche que la blanche hermine, celle-là, et qui fait mon désespoir ; c'est un son filé sur un ut !

« Sur cette mosquée blanche passe un manteau rouge, d'autres sont blancs et les juives, les nègres, les mauresques qui ressemblent à des fantômes, enfin la lumière qui inonde tout ça. »

Profitant du séjour du Dr R. Tripier, à Alger, Seignemartin fit son portrait : ce portrait est sobre et riche à la fois ; il y a beaucoup d'intimité dans l'expression du visage, c'est très individuel et ressemblant, très vrai, très sincère, c'est d'un parfait naturel, de pure bonne foi. Le type de la race (où l'on devine du sang de Sarrazin), l'âge, le tempérament, l'attitude, le caractère sont fort bien exprimés.

Pas de clair obscur, mais le plein air d'une chambre éclairée ; d'un côté, la figure dans l'ombre s'enlève en vigueur sur un fond gris, la lumière frappe en plein sur l'autre côté du visage et surtout sur le front, les noirs sont mats, le col de velours, la barbe et les cheveux très foncés sont bien dans l'air ; tout est gras et savoureux d'un ton nourri.

Ce beau portrait, qui fait penser à Velasquez, est daté de 1875.

Le paysagiste Lebourg, célèbre aujourd'hui et l'une des gloires de la Société Nationale des Beaux-Arts, fit, à Alger, la connaissance de Seignemartin.

C'est le tableau de *la Place du Gouvernement*, exposé à Alger, qui séduisit M. Lebourg au point qu'il lui fallut absolument en connaître l'auteur, qu'il finit par découvrir et auquel il manifesta sa grande admiration.

Roger Marx, dans sa belle étude consacrée à Lebourg, note l'influence exercée sur lui par notre peintre lyonnais qui lui donna conseils et exhortations.

Lebourg, reconnaissant, se montra très attaché à son confrère malade et lui prodigua soins et attentions.

La réalité pure et simple ne pouvait retenir longtemps Seignemartin ; son imagination était hantée de rêves poétiques alimentés par d'incessantes lectures dont il était insatiable.

Voici un sujet à la Musset, sujet qu'il a traité plus d'une fois avec des variantes : sous un ciel vénitien ou dans un décor oriental, un cavalier fantastique emporte au galop d'un cheval indompté une femme demi-nue en une pose éplorée.

Citons aussi *Récréation arabe*, au Dr Arloing, sorte de *Fête sous Bois*, mais qui se passe en Orient. C'est un de ses meilleurs tableaux.

Son esquisse admirable, *les Pirates*, est datée de 1874. (C'est cette exquisse qu'il plaçait à côté de chaque tableau, pour voir « s'il se tenait », vu qu'il trouvait l'esquisse tout à fait au diapason.)

Sur une grève sablonneuse, brûlée par le soleil, avec la mer d'un bleu sourd au fond, les Pirates combattent, la mêlée est chaude ; au centre, une femme nue d'un beau galbe se débat, enlevée par un fort gaillard dont la figure brune et le type sau-

vage contrastent avec les carnations blondes et la fine élégance de la femme, des corps se tordent à terre ou gisent inertes. Il y a là une fougue, un emportement qui font penser à Delacroix.

A propos de Delacroix, voici une lettre de Seignemartin à Faure, qui montre combien il l'appréciait. « Je vois avec plaisir que ton enthousiasme pour ma peinture ne baisse pas, tu es un de ceux qui se fanatisent pour le genre qu'ils aiment; je dois dire pourtant qu'il n'y a de vrais fanatiques que pour les coloristes, aussi j'ai souvent vu de grands *admirateurs* d'Ingres; quant à son antipode, Delacroix (puisque c'est ainsi qu'on les distingue), l'admiration tourne au *fanatisme;* tu sais que je compte parmi ces derniers. Tu me pardonneras d'oser prononcer des noms pareils, mais je te dirai, et cela entre nous, que la chose m'est arrivée en petit et plus d'une fois. Si ceux qui aiment ma peinture sont rares, il est vrai de dire comme compensation qu'ils l'aiment bien. Je te dirai qu'en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, je préfère la qualité à la quantité et que le juste milieu, pour lequel j'ai une sainte horreur, est pour moi un très mauvais chemin en peinture, dont je cherche à m'éloigner le plus possible, car il mène à une parfaite insignifiance. »

Une autre œuvre qui a de la parenté avec Delacroix est le portrait de Mme Sarrazin, sœur du Dr Tripier.

Chose incroyable, ce portrait, où tout est complet, fut exécuté en deux heures ! « Le portrait de ma sœur, dit le Dr Tripier, fut fait en deux heures, immédiatement avant son départ, simplement parce qu'elle avait jeté sur ses épaules un kaïk clair, qui donnait des reflets blancs à la partie inférieure du visage, ce qui séduisit fort Seignemartin et l'excita à exécuter ce portrait sur-le-champ. Il garda seulement le tableau pour reprendre le fond, auquel il ajouta notamment la mer. »

Paul Chenavard avait une prédilection marquée pour ce

SEIGNEMARTIN

Portrait de Ch. F.

(Collection Ch. Faure)

portrait où l'on trouve un mélange de réalité et d'imagination poétique : c'est très ressemblant, mais il y a une géniale transposition de la nature, c'est peint avec le cerveau et pourtant le modèle est serré de près; on dirait comme un parfum d'Orient répandu sur le tout.

La peinture est montée de ton, riche, sonore, le kaïk d'un blanc doré, les carnations colorées, les lèvres sanguines, la chevelure brune, les boucles d'oreilles sous la forme de scarabées rouges, la belle note rouge dans le chapeau noir, tout cela, s'enlevant sur un ciel sourd et le bleu sombre de la mer, forme un ensemble d'une force et d'une richesse singulières.

J'ai dit que cette œuvre avait de la parenté avec Delacroix qui était le peintre dont il parlait le plus souvent et voici, à ce propos, une amusante anecdote :

Un jour, à Alger, ayant convoqué une femme mauresque pour en faire le sujet d'un tableau, il est d'abord charmé de la voir entrer avec une belle allure et de beaux yeux ; mais lorsqu'elle a ôté son voile, il est bien désillusionné de lui voir de grosses lèvres et un nez en pied de marmite ; puis après quelques minutes de réflexion : « Cependant, dit-il, Delacroix idéaliserait cette figure; il faut essayer », et il la fit poser.

Seignemartin peignait avec tant d'ardeur que c'était pour lui une occasion d'accès de fièvre ; c'est ainsi que, vers la fin de son existence, il ne pouvait plus peindre de fleurs : il commençait bien le premier jour, mais comme il prenait ensuite de la fièvre, il était incapable de travailler le lendemain et il lui fallait abandonner les fleurs qui ne posaient pas davantage.

La santé de Seignemartin inspirait toujours de vives inquiétudes et cependant il ne perdait pas tout espoir de guérison.

Il écrit d'Alger, le 16 avril 1875, à Mme Sarrazin :

« J'ai repris un peu de gaieté, mais il faudra bientôt en rabattre, votre frère va partir la semaine prochaine, je vais donc me retrouver seul. Comme ce dernier mois va me paraître long ! surtout après avoir été si gâté !

« Je compte sur l'exécution d'un tableau que j'ai rêvé pour me préserver du spleen qui ne pourrait moins faire que de m'envahir; puis je ferai tous mes efforts pour mettre en pratique les bons conseils que vous me donnez à l'égard de ma santé, car je veux absolument guérir, puisqu'il est nécessaire d'avoir une bonne santé pour faire de la bonne peinture et que j'ai rêvé de devenir un grand peintre ! Pardonnez cette fatuité... »

Ses lettres ont tant de charme et de distinction, elles le dépeignent si bien, que je ne saurais m'empêcher d'en citer encore :

« L'Aghat, 11 mai 1875. Madame Sarrazin, votre lettre est arrivée à point pour me donner le courage de rester encore quelques jours à Alger et pour un rien je serais allé rejoindre votre frère tellement l'ennui me gagne ! Les premiers jours, j'allais dans la haute ville et je tuais le temps de façon assez agréable, en y peignant un peu, mais l'inconstance du temps m'a condamné à garder la chambre quelques jours : vous croyez peut-être qu'il pleut ? non ! qu'il fait du vent ? pas plus ! je crois que je vous le donnerais en mille que vous ne le devineriez pas, tellement c'est ridicule ! je vous dirais bien qu'on n'a pas idée de ça en Provence, mais comme il s'agit du brouillard et que je vous sais à Lyon, je me dispense de vous dépeindre un effet de brouillard ! ce brouillard est d'autant plus ridicule que cela se passe au mois de mai et en Afrique ! concevez-vous cela ! je pense que ce brouillard va disparaître et que je pourrai continuer mes motifs de la haute ville. Je reste donc seul dans cette maison que j'ai vue naguère si pleine de monde et de joie, car je me souviens d'y avoir

entendu joyeux éclats de rire, et puisque vous me parlez de Musset, je trouve bien *qu'il n'est pire misère qu'un souvenir heureux dans un jour de malheur*. Vous allez trouver que je m'exagère la chose, surtout lorque vous l'aurez dit à votre frère Léon, et vous direz : allons, il n'est pas si malheureux que ça ! Songez que je suis seul et que voilà sept mois que j'ai quitté ma famille ; c'est long, allez, sept mois, et puis je vois partir tout le monde... mais, patience, je crois que mon tour viendra bientôt, le Dr Sesary m'a promis de me laisser partir à la fin de la semaine prochaine et je vois arriver ce moment-là avec bonheur ! j'ai reçu deux lettres de mon compagnon d'exil : il voyage, lui ! il est heureux ! nous lisions le soir, *Manon Lescaut* et *la Recherche de l'absolu*, c'était charmant ! Je vous remercie des détails que vous me donnez sur la représentation de *Faust*, j'aurais bien désiré être à mon petit coin, d'où j'ai fait mon tableau, mais non, je me trompe, j'aurais désiré être avec vous. Si vous retournez chez M. Stengelin, vous verrez ce tableau qui m'a donné beaucoup de mal et qui cependant n'a pas eu de succès et a été si mal placé à l'Exposition. J'oublie de vous parler de ma santé ; les courses dans la haute ville me faisaient beaucoup de bien, j'allais dans le cimetière de la Mosquée Marengo et là je passais des heures délicieuses à faire le beau motif du « Caroubier » que votre frère Léon admirait. J'ai remarqué que chaque fois que j'allais dans la haute ville, j'avais un peu plus d'appétit, aussi fais-je des vœux pour le retour du soleil, car je voudrais bien aussi finir celui-ci, cette petite rue aux boutiques si jolies, vous savez bien ! Pardon de cet affreux croquis qui ne vous donnera aucune idée de l'endroit dont je vous parle. »

Seignemartin était assez insouciant de sa santé et ne s'en préoccupait pas outre mesure, si ce n'est lorsque sa maladie l'empêchait de travailler.

Cependant il avait l'intuition que ses jours étaient comptés et qu'il lui manquait encore certaines études pour ce qu'il aurait voulu exécuter ; un jour, il dit au Dr Tripier, à Alger, l'année de sa mort : « Faites-moi donc vivre encore deux ans ; un an pour aller travailler à Paris et un an pour produire quelque chose ! » Car il sentait bien qu'il était capable de produire une œuvre de valeur.

Une des dernières œuvres de Seignemartin fut son portrait par lui-même. Il fut fait sur la demande du Dr Tripier avant le départ de ce dernier d'Alger. Seignemartin fit une première fois ce portrait en deux jours et il n'en fut pas satisfait.

Après un jour ou deux de repos, il le refit sur la même toile, également en deux jours.

C'est un miracle de lumière, chaude et vibrante ; le clair obscur est magique !

La tête bien éclairée, se détache vivement, modelée en pleine pâte, la note veloutée du vêtement met un beau noir au milieu des tons dorés de l'ensemble. Voici bien son allure distinguée, son air de tête à la Van Dyck, son charme un peu féminin ; l'œil est rêveur et caressant, les cheveux sont bouclés, un sourire avec une pointe de mélancolie joue au coin de sa bouche. Toujours nous la saluerons d'un regard attristé cette figure sympathique, d'un artiste de race et de haute lignée, aujourd'hui classé parmi les contemporains dont l'humanité s'honore. « Ceux qui l'ont bien connu, dit Cavaroc, ont gardé l'impression d'une étoile rare qui a rapidement traversé notre époque. »

SEIGNEMARTIN

Les Pirates — Le Fumeur

(Musée de Lyon) *(Collection Stengelin)*

L'été 1875 se passa à Lyon; les crachements de sang, la toux, les insomnies augmentaient.

Tout espoir était perdu ! il retourna encore une fois à Alger et y mourut le 29 novembre 1875.

Son corps fut ramené à Lyon où eut lieu l'enterrement.

A propos de cet enterrement, Cavaroc écrit à Faure :

Je commencerai par te dire que c'est un malheur pour ceux qui s'intéressaient à lui de n'y avoir pas assisté.

Il y a eu pourtant et tout d'abord un événement bien malencontreux à déplorer ; une première convocation, qui avait été faite avant l'arrivée du corps, a eu lieu très nombreuse et en pure perte six jours avant cette arrivée. Un retard occasionné par une tempête d'abord, puis par l'encombrement des voies ferrées ensuite, a porté l'enterrement dix jours après la mort. Néanmoins, le cortège a été très nombreux et des mieux composés, notamment de certaines sommités artistiques à titre purement officiel, ce qui est un triomphe pour son talent. Au cimetière, l'émotion générale a été jusqu'aux larmes. Ci-joint quelques fragments d'un discours prononcé par M. Guichard ; tu comprendras qu'on ait pleuré, mais que ne t'a-t-il été donné de l'entendre au lieu de le lire ; l'accent de la voix, l'aspect de la physionomie du vieux maître, une mise en scène de cimetière que couvre un linceul de neige, une expression de grand calme et de tristesse profonde, tout concourait à une émotion poignante, indicible et étrange de laquelle je suis incapable de te transmettre la commotion. Entre autres fragments retranchés du discours, en voici un qui terminait et qui est des plus importants : « Pauvre père et pauvre mère, quand je contemple la vie si courte et si pure de votre enfant, je me dis avec le poète : *Il était de ce monde où les plus belles choses ont le pire destin.* »

Puis, me retournant de la porte du cimetière dans la direction où nous l'avions laissé, j'ai vu s'élever sur sa tombe un soleil couchant doux et radieux comme une aurore, qui, malgré moi, me fit songer à l'Immortalité ! Dernier rappel de sa couleur, ces rayons avaient l'expression de son sourire et semblaient être la présence de son Génie.

Voici un fragment du discours de M. Guichard :

Ses parents, dans une situation modeste, n'avaient pu lui donner la haute instruction du collège ; mais ils s'étaient dévoués sans réserve

à ce fils unique pour lui rendre possible et douce la carrière de son choix ; j'ai vu, jour par jour, comment un tact exquis, une intelligence ouverte à toutes choses, peuvent combler cette lacune de l'instruction première.

Moi son vieux professeur, si j'ai eu la bonne fortune plus que le mérite d'avoir semé quelques grains dans une terre aussi admirablement préparée par la nature ; si j'ai eu la joie de voir poindre, éclore et s'épanouir ce jeune maître, vous comprendrez, Messieurs, que c'est ici presque un fils que je perds.

Bien qu'il eût étudié sérieusement nos chefs-d'œuvre antiques, son vrai maître était la nature ; il la consultait constamment en compagnie d'un autre de ses amants, notre bien regretté Chenu ; liés par la même communion, ensemble ils ont reployé leurs ailes.

Les grandes pensées viennent du cœur, a dit Vauvenargues. Je crois être bien près de la vérité en pensant que les grands talents ont la même origine.

Notre jeune ami avait la modestie bien rare de ceux qui sont jaloux de bien faire ; il était son émule à lui-même, sans préoccupation de lutte ni de succès : aussi ses œuvres sont-elles imprégnées du charme qui seul émane de l'amour du vrai et du beau.

Seignemartin est enterré au cimetière de Loyasse où, par les soins de ses parents et de ses amis, un monument simple fut élevé ; un buste en bronze de l'artiste tant regretté, exécuté par le sculpteur Pagny, couronne le monument.

A. Stengelin.

DÉSIGNATION DES TABLEAUX

COMPOSANT LA SALLE SEIGNEMARTIN AU MUSÉE DE LYON
LE JOUR DE SON INAUGURATION

Portrait de Mme B	Don de M. Béroujon.
Environs de Voiron (étude)	— M. Ch. Faure.
Mosquée de Sidi Abd-ar-Rhaman	— Mme Sarrazin.
Rencontre de Don Quichotte et de Dulcinée (esquisse)	— —
Bords du Rhône (étude)	— —
Portrait de M. S.	— M. Stengelin.
Le Théâtre	— —
Le Jeune Violoniste	— —
Portrait de Mme S	— du Dr R. Tripier
Portrait du Dr R. T	— —
La Barque.	— —
Portrait du Peintre	— —
Les Pirates (esquisse)	— —
L'Enlèvement	— —
Rue d'Alger, groupes de marchands	— —
Paysage de Montriant (esquisse)	— —
Lilas et gants blancs	— —
Rue d'Alger (esquisse)	— —
Mort de Lara (esquisse)	— —
Pochade Algérienne	— —
Bouquet de lilas	Acquis par les Musées.
Nature morte	— —

TABLE DES ILLUSTRATIONS

La page indiquée est celle qui précède ou qui suit la gravure.

Portrait du Peintre . . . . . *Frontispice*
Fête sous bois 12
Récréation arabe 13
Don Quichotte 16
La Barque 24
Fleurs 28
Le Théâtre 32
Les Jouvenceaux 36
Le Caroubier 37
Portrait de Mme S. 40
Portrait de Ch. F. 44
Les Pirates. — Le Fumeur 48

[illegible]

[illegible]

[illegible]

2.75.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01421 2787